

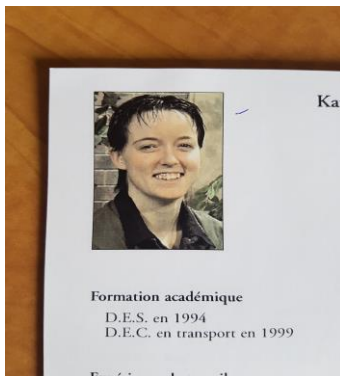
«*On n'est pas des enseignants nous autres en technique...*»

Entretien avec Kathleen Chevalier,

Professeure en Logistique du transport, par Judith Trudeau

26 septembre dernier, 37 degrés avant le facteur humidex, Kafé étudiant, Kathleen arrive. On ne parle que de conditions thermiques pendant les 12 premières minutes. Ce sujet chaud teintera notre rencontre de bout en bout. Pas facile d'enseigner dans les ailes Frenette et Ducharme. Problèmes de concentration pour les étudiantEs, problèmes pédagogiques pour les professeurEs. Adaptation obligatoire.

(JT) OK, pars du principe que je ne connais rien ni à votre discipline, ni au parcours des étudiantEs, ni à ton parcours à toi. Je voudrais faire un portrait le plus juste possible de toi et de ton département.



(KC) Je vais commencer par mon propre portrait. De là, on pourra extrapoler.

Moi je suis une ancienne diplômée de la Technique de Logistique de transport du Collège.

Je suis allée, par la suite, sur le marché du travail. La formation ouvre tellement de portes qu'on a l'embarras du choix. J'ai vagabondé dans ce monde-là pendant une vingtaine d'années. J'ai fait l'université à temps partiel tout en travaillant. Un moment donné, je suis allée travailler au Conseil Intermunicipal de Transport des Laurentides (CIT).

Pour cet organisme, je faisais beaucoup de présentations publiques, mais c'était auprès des gens de l'industrie. C'est un peu moins gênant.

Dans mon parcours, s'il y avait une chose dont j'étais certaine c'était que je ne voulais pas enseigner. Moi, parler en public, ça me stresse.

Puis une étudiante nouvellement embauchée au CIT m'a demandé de parler de mon parcours dans sa classe.

Deux autres conférenciers étaient à mes côtés, un de chez Bombardier et l'autre de Fedex, si je me souviens bien. Je devais parler 15 minutes mais cela a duré beaucoup plus longtemps que prévu. Les étudiantEs étaient assoiffés de connaître ce domaine et de comprendre mon parcours.

L'enseignante m'a demandé, à la fin de la prestation, si l'enseignement était une option. Je lui ai répondu : «Non».



DE VIVE VOIX 5.03

18 octobre, 2017

Ceci dit, pendant le retour à la maison et en soirée, ça m'a trotté dans la tête. Mais je me disais que je n'étais pas une enseignante, que ce n'est pas mon métier. *On n'est pas des enseignants nous autres en Techniques*. Moi j'ai pas de formation en tant qu'enseignante.

Kathleen poursuit.

Tu connais le syndrome de l'imposteur? Moi je me suis sentie imposteurE toute ma vie parce que j'ai toujours travaillé dans des milieux d'hommes. Encore ce syndrome au collège? Ceci dit, j'ai envoyé mon curriculum au Collège, passé l'entrevue et je fus embauchée en août 2015.

J'enseigne *L'organisation du transport de personnes* qui est une des spécialités au collège. Nous construisons un plan de transport au complet. J'enseigne la répartition du transport routier, domaine dans lequel j'ai travaillé pas mal d'années. Je donne aussi les cours d'aménagement et de planification des approvisionnements. Je viens partager mon expertise dans tous ces domaines. Pis je trippe!

Je me sens au bon endroit au bon moment. Tu sais moi je fonctionne par objectifs. Mon père est vendeur, ça te donne une idée. Je m'étais promis que si à 30 ans je ne dirigeais pas un département de transports, je changeais de vocation. À 26 ans j'avais à ma charge 50 employés dans le domaine manufacturier.

(JT) Tu dis qu'enseigner ce n'est pas ton métier, mais en même temps, quand tu arrives devant une classe, tu as toute ton expertise comme bagage. Tu as une crédibilité devant tes étudiantEs et en plus, tu es enthousiaste de leur enseigner ton savoir. Je pense bien que c'est ça enseigner à la base?

(KC) Oui, mais ça donne quand même deux classes de professeurEs; ceux qui viennent du terrain, de l'industrie et ceux qui ont étudié pour enseigner.

(JT) Tu disais tantôt que les offres d'emplois pour les étudiantEs sortant de la technique sont infinies. Comment va la technique?

(KC) C'est sûr qu'on n'a pas 80 finissants. On a plus d'offres de stages que de finissants. Le titre, à la base, porte à confusion. «Technique de la logistique de transports», les gens pensent qu'on apprend aux étudiantEs à conduire des camions.

Nos cohortes tournent autour de 20 étudiantEs. Quand j'ai commencé en 2015, il y avait 8 graduéEs pour 15 offres d'emplois. Y en a qui peuvent penser qu'on coûte cher au collège. On a parfois l'impression que la technique dérange.

Sans logistique du transport, rien de tout ce que tu vois ici : tables, chaises, crayons, ordinateurs (...) ne sont disponibles. On ne se rend pas compte de l'importance de la logistique dans nos vies.



(JT) Qui sont les étudiantEs qui entrent en logistique?

C'est vraiment très varié. Par exemple, on enseigne les règlements et exigences des douanes. Le genre d'étudiant qui aime ce domaine, ce sont des gens généralement introvertis et méticuleux un peu comme les étudiantEs de «sciences pures». De l'autre côté du spectre, ceux qui vont aimer la logistique de transport routier, ce sont des gens plus extravertis, plus près des gens de théâtre. Il faut se le dire, c'est un milieu plus rough les gars de camion.

(JT) Plus de gars dans ta technique?

(KC) Tu sais quand moi j'étais étudiante, c'était une technique de filles. 60 filles sur 90 étudiants. Quand notre cohorte s'est retrouvée en emploi, l'industrie ne nous attendait pas nous les filles. Dans mon premier emploi, mon patron m'a dit : «je t'embauche parce que j'ai besoin de personnel, mais je te le dis, il n'y a jamais eu de filles ici».

Aujourd'hui, il y a un peu plus de garçons, mais c'est très mixte comme technique.

On a aussi beaucoup d'étudiants pour qui c'est un deuxième DEC. En ce moment, j'ai une maman monoparentale, 3 enfants, la trentaine, elle fait un retour aux études.

(JT) Et les stages, comment ça fonctionne?

(KC) On encourage les ATE, alternance travail-étude. Ce sont des stages rémunérés qui peuvent se faire pendant l'été. Parfois, le lieu de stage devient le lieu du futur emploi. À la fin du parcours collégial, les étudiantEs partent 8 semaines en stage, cette fois-ci non rémunéré, car cela fait partie de la formation de base. L'industrie est très réceptive à embaucher des stagiaires.

Tu sais, unE étudiantE qui sort d'ici peut obtenir un premier boulot à 35-42 k \$ année.

(JT) Qui embauche?

(KC) Les principaux employeurs sont Bombardier, STM, STL, les transitaires, les courtiers en douanes, les entreprises de transport routier comme Groupe Robert, Bourassa, tout ce qui est maritime, le port de Montréal, CN/CP.

Tu sais, un vêtement fabriqué en Allemagne passe par plusieurs mains, transporteurs aérien, maritime, routier, douanes (...)

Il y a aussi les compagnies manufacturières, par exemple «Plaisirs Gastronomiques», planning, livraison.

(JT) Tantôt, on mentionnait que le ratio prof-étudiantEs pouvait coûter cher au collège. Au niveau du matériel, qu'est-ce que vous utilisez?

(KC) On travaille surtout à partir de bases de données. En s'inscrivant, les étudiants ont accès à un portable. C'est essentiel parce qu'on passe beaucoup de temps à travailler avec



DE VIVE VOIX 5.03

18 octobre, 2017

cet outil. Le collège a investi dans des licences, *PC Miler* par exemple qui est un programme pour faire de la répartition, du *booking* aux États-Unis, qui évalue les distances, combien de ponts à franchir (...) J'ai accès à une vraie base de données en temps réel, aux véritables données de chauffeurs qui doivent respecter une vraie convention collective. Si un chauffeur est malade, on l'enlève...

(JT) D'autres liens avec le réel?

(KC) Cette année, j'ai un projet avec la STL. On a une ligne à refaire au grand complet. Je dis à mes étudiants qu'ils représentent une firme de consultants. On part de zéro, mais il faut que cette ligne soit compatible avec l'ensemble du plan de transport de Laval, pas seulement au niveau des autobus, mais aussi des trains de banlieue et du métro. Leur travail de session c'est de le présenter aux gens de l'industrie avec toutes les contraintes réelles liées coûts, au temps de réalisation, aux conventions collectives. C'est eux qui choisiront l'équipe gagnante du projet. C'est évidemment moi qui donne la note finale.

(JT) Je vais t'amener sur un autre terrain. Depuis un bon moment et je dirais avec un nouveau souffle depuis 2012, il y a toute une réflexion sur la marchandisation du savoir, qu'il faut se distancier de l'industrie pour justement ne pas tomber dans le piège de la main-d'œuvre utile pour un seul type d'industrie. Trouves-tu que les gens, souvent des profs du pré-u, qui portent cette réflexion sont déconnectés de la réalité?

(KC) L'industrie ne dicte pas les savoirs, mais on s'inspire de ce qui se fait dans l'industrie pour *ajuster* nos savoirs. Si l'industrie dictait ses besoins, je n'enseignerais que le transport routier. Au Québec, on a une pénurie de répartiteurs. Les jeunes sont moins intéressés à travailler comme répartiteur.

(JT) Pourquoi?

(KC) C'est tough. On vit à 300%. C'est du non-stop. Et, ils ne sont pas payés à leur juste valeur.

Elle poursuit.

Non, il ne faut pas tomber dans ce piège-là, mais en même temps, si on n'est pas capable de s'ajuster, *on va tous mourir*.

Dans l'industrie du transport, ça se passe par courriel et par texto. Il faut s'asseoir avec les étudiants pour leur dire ce qui se dit et ne se dit pas.

Le cours que j'ai donné l'an passé, ce n'est pas le même que je donne cette année. Le milieu évolue rapidement. Je fais une mise à jour toutes les sessions. Par exemple, si l'on se base sur l'horaire en cours d'un circuit de transport en commun, on s'entend que cela a changé deux fois depuis la session dernière.

Dans un sens, oui l'industrie dicte et en même temps non. Oui, les gens de l'industrie peuvent nous dire que tel aspect enseigné comporte certaines lacunes, mais non nous



DE VIVE VOIX 5.03

18 octobre, 2017

n'irons pas aussi loin qu'ils voudraient dans la précision d'une technicalité propre à «leur» entreprise. On reste dans le général, mais le plus réel possible.

(JT) Tu sais, moi aussi je travaille à ce niveau-là. Ma formation date des années 2000. Mettons que j'enseigne les causes pouvant mener au terrorisme. On s'entend qu'en cette matière aussi ça bouge, que les théories explicatives évoluent. On demeure dans le général pour expliquer la source du terrorisme; une volonté de justice par exemple, et on s'inspire du réel, Al Qaïda, l'État Islamique... Je la vois la nuance que tu portes.

(KC) Chaque discipline doit se mettre à jour. Et il y a aussi, je pense, le renouvellement du corps professoral qui joue. Les jeunes amènent avec eux une autre façon de voir leur propre discipline.

(JT) Combien êtes-vous de professeurEs?

(KC) Le programme est conçu pour avoir 3 temps pleins. Moi je suis précaire temps plein depuis 3 ans. Avant, on faisait beaucoup de promotion dans les écoles. Aujourd'hui, on a arrêté. C'est quand même du bénévolat de notre part.

À ma première année d'embauche, j'avais un projet pour les portes ouvertes. Je voulais le CIT avec un autobus Paquette pis je voulais un transporteur routier, juste devant les portes du collège, pis de l'autre côté, un conteneur maritime. Ma supérieure m'a demandé si j'avais toutes les autorisations...«Ben je veux juste présenter de l'équipement...»

(KC) Tu sais en sciences humaines, vous n'avez pas besoin de faire de la publicité...

(JT) Ouais, je te dirais que j'en préférerais moins pis sentir que ceux et celles qui sont devant moi ce sont des passionnéEs des sciences humaines. Il y a des étudiantEs qui entrent chez nous et qui n'aiment ni lire ni écrire alors que c'est la base des sciences humaines...

(KC) Nous en technique, on vous trouve chanceux Sciences humaines d'avoir 1000 étudiantEs, mais je n'avais pas réalisé que certainEs de vos étudiantEs ne veulent peut-être pas être là, que c'est un peu le passage obligé avant d'aller à l'université. Nous, nos 20, ils ont choisi le programme, ils sont motivés.

Quand tu es parent, tu aspirés à ce que ton enfant aille à l'université. C'est bien vu dans la société.

(JT) Ne trouves-tu pas que c'est en train de changer, tranquillement? Que les techniques sont un peu plus valorisées, notamment parce que le savoir est plus concret?

(KC) Oui, peut-être. Les étudiants du 21^{ième} siècle semblent avoir plus de *besoins* que nous à une autre époque. Voiture, téléphone; beaucoup de dépenses. Pour y faire face, le salaire doit suivre et peut-être plus rapidement. Suivre une technique amène une certaine sécurité.

(JT) Une dernière question. Tu es nouvelle depuis 2015. Qu'est-ce que tu attends de ton syndicat?

(KC) C'est la première fois que je suis syndiquée. J'ai toujours travaillé avec du personnel syndiqué, mais pour moi c'est une première. Pour moi c'est comme une grosse «bébitte». «Qu'est-ce que ça mange en hiver?» Tu sais, je n'ai pas l'impression de travailler. Je me lève le matin et je suis contente d'être là où je suis. Je partage ma passion et je regarde mes étudiantEs et je suis fière de les avoir amenés à tel stade. C'est un métier gratifiant.

Le syndicat, j'ai rien n'a dire. J'essaie de démystifier et de comprendre. C'est une protection quand il y a des conflits. De la précarité à la permanence, j'ai eu quelques questions. Je suis allée voir Michel (Milot) et je lui ai demandé : dis-moi en deux points ce que je devrais savoir :

- Trois ans temps plein
- ouverture de poste.

Est-ce que je m'impliquerais, non, c'est beaucoup trop de stress, je ne sais pas comment vous faites.

Je veux te dire Kathleen que tu ne voulais pas enseigner parce qu'il y avait trop de stress...Mmmmmmmmm...Ça sent le prochain objectif belle fille!

Merci pour ce bel entretien. Comme disait un slogan politique «Faut qu'on se parle pré-U et Technique», on sera plus forts ensemble! Bonne fin de session!

Prochaine destination, un professeur de la Formation Continue, histoire que je comprenne cette réalité qui m'échappe complètement et aussi pour relever le défi que m'a lancé ma collègue
Aude
Lacasse



Kathleen Chevalier, 26 septembre 2017